

IL SERA PRÉSENTÉ BIENTÔT AU PARLEMENT

Le plan d'action du gouvernement Ouyahia

Maintenu en fonction ainsi que la quasi-totalité de ses collègues du gouvernement, le Premier ministre, Ahmed Ouyahia, a conclu l'élaboration de son plan d'action pour le quinquennat 2009-2014. Consignées dans un document long d'à peine 35 pages, les projections gouvernementales manquent de se décliner en réalisations physiques.

Sofiane Aït Iflis - Alger (Le Soir) - Le gouvernement est conscient de cette carence. Il s'en est expliqué par la mise en exergue de deux facteurs.

Il estime que pour l'exercice en cours, c'est l'important budget d'investissement voté pour l'année 2009 qui sera mis à exécution ainsi que la poursuite de la réalisation des projets en cours. L'autre raison invoquée confine en le fait que l'année en cours sera mise à profit pour l'élaboration du

nouveau programme pluriannuel d'investissement. Un nouveau programme dont l'annonce du contenu est laissée au président de la République.

Autrement dit, le gouvernement Ouyahia se limite à souligner un futur et nouveau programme pluriannuel d'investissement dont le contenu reste à définir. Les parlementaires, qui auront à débattre et à apprécier ce plan d'action, n'auront certainement pas à attendre les présentations

des lois de finances et les déclarations annuelles de politique générale du gouvernement pour inscrire quelques données chiffrées dans leurs calepins. Le gouvernement prévoit, pour le secteur de la justice, par exemple, de former 2 000 nouveaux magistrats et d'approfondir les programmes de formation spécialisés au profit de 35 000 éléments.

Il retient également de former 8 000 nouveaux greffiers. Il annonce aussi la réception durant le quinquennat de 125 tribunaux et tribunaux administratifs, les sièges du Conseil d'Etat et du Conseil supérieur de la magistrature ainsi que 100 pénitenciers de 50 000 places. Le gouvernement entend également réaliser 6 000 kilomètres de voies

ferrées ainsi que le lancement d'une étude pour le TGV. Le gouvernement compte aussi réaliser 500 000 logements diverses catégories qui s'ajouteront au 1,5 million de logements auquel a culminé le programme précédent.

En matière de ressources en eau, le gouvernement retient la réalisation de 10 centrales de dessalement de l'eau de mer ainsi que de nouveaux barrages. Il prévoit également de réaliser 60 nouvelles stations d'épuration d'une capacité de 750 millions de mètres cubes par an.

En matière de santé, le gouvernement projette de réaliser 60 hôpitaux, 70 maternités et 100 centres de santé. S'ils n'auront pas à noter trop de réalisations physiques, les parlemen-

taires auront, en revanche, à examiner tout un arsenal de lois que le gouvernement compte leur soumettre.

Une nouvelle loi sur les partis politiques

Le gouvernement entend soumettre au Parlement une révision de la loi organique relative aux partis politiques. Cette loi visera, est-il expliqué, à assainir le pluralisme politique des dérives.

Dans le sillage de cette révision interviendra celle de la loi relative au régime électoral. La loi sur les associations ne se soustraira pas à cette révision programmée. Idem pour la loi organique portant code de l'information.

Le gouvernement note qu'il sera procédé à sa révision en concertation avec la profession. Et dans le cha-

pitre relatif à la promotion de la presse, le gouvernement se retient de la moindre allusion à l'ouverture du champ audiovisuel à l'investissement privé.

Les parlementaires ne chômeront pas puisqu'ils auront à examiner d'autres projets de loi que le gouvernement entend leur soumettre, à savoir le projet de loi sur la circulation routière, la révision du code des douanes, des projets de loi relatifs aux profession d'avocat et d'expert judiciaire, un projet d'une loi organique relative aux lois de finances, un projet de loi portant nouveau mécanisme national chargé des droits de l'homme et, enfin, un projet de loi relatif à la participation des femmes dans les assemblées élues.

S. A. I.

CONTRIBUTION

La porte de Boussad

Par Mohamed Benchicou

L'avouerai-je ? Je n'ai pas sursauté à la mauvaise nouvelle. La librairie des Beaux-Arts de Boussad Ouadi risque de fermer ses portes. Non, je n'ai pas sursauté. J'ai toujours associé Boussad Ouadi à une porte fermée. Etrange. Etrange ? Je ne sais pas. Je revois les photos. Celle-là d'abord. Boussad au Salon du livre d'Alger. Devant son stand sauvagement scellé avec des planches et des clous. Il venait d'exposer *Les geôles d'Alger*, mon livre que personne ne voulait éditer.

Lui, avait osé. Il reçut mon manuscrit alors qu'il veillait son père mourant, son père, le vôtre, le mien, un homme qui s'était saigné pour instruire ses neuf enfants et dont le seul luxe, le luxe maudit, était cette cigarette qui allait l'emporter. Boussad en parlait avec dévotion.

«Il m'a laissé deux ou trois clés pour la vie.» Il lut donc le récit de mes deux années à la prison d'El-Harrach, le récit de nos calvaires présents, alors qu'il veillait ce père agonisant, son père, le vôtre, personnage de nos calvaires anciens, orphelin dès la petite enfance, fils unique sauvé de la misère par un oncle instituteur, devenu ouvrier ébéniste, puis technicien en tout genre chez un riche juif algérois qui possédait les cinémas d'Alger.

Le Plaza et le Marignan de Bab-El-Oued, le Colisée et le Versailles. Encore des portes fermées. Boussad lut ce récit, comme il le dit lui-même, en des moments dérobés à l'atmosphère de deuil et de tristesse et me répondit tard dans la nuit. «J'ai trouvé beaucoup de réconfort dans la lecture de ton texte. Mon père était un homme de bien, qui m'a beaucoup appris et je ne savais comment le remercier. Je crois que ton texte me permettra de le faire, car il résume, au fond, tout ce que je sais de la vie : faire son devoir vis-à-vis de sa conscience d'abord et des valeurs morales qu'on place au-dessus de tout, même au péril de sa vie.

Que vaut une vie hors la dignité et le respect de soi ; être solidaire des autres, des plus faibles, être de son temps, en harmonie avec la nature, la société et ses mœurs, dans la mesure, la générosité et l'effort. Ton témoignage m'a beaucoup ému et je serai honoré de le publier, quoi qu'il en coûte.»

C'est ainsi qu'est né un livre. Tard dans la nuit. D'une solitude. Tard dans la nuit, la

nuit, ses portes sombres qui verrouillent les vieux tunnels noirs de nos pères, les portes sacrées des ténèbres, les portes du mensonge, de l'hypocrisie, de l'ignorance, de l'aliénation et de la servitude. Boussad s'était retrouvé seul, avec les clés de son père, devant ces portes massives, seul, de cette solitude qui accompagne, dans mon pays, les fous, les femmes et les traqueurs de lumière. Ils sont, comme ça, quelques-uns dans ce territoire pourtant dominé par l'éclat de la verroterie, ils sont une poignée d'hommes et de femmes, de femmes surtout, à rêver du même voyage, de père en fils, depuis des siècles, à la recherche d'une lumière improbable.

C'est l'idée de la lumière qui leur est indispensable. Ils sont comme les oiseaux de Farid al din Attar, ils sont partis un jour à la recherche du Simorg l'oiseau mythique, l'oiseau fabulé, si beau que nul ne peut le regarder. Pour voir le Simorg, ils traversent le temps avec des élans fous, ainsi que les oiseaux rassemblés par la huppe, avec des élans fous mais aussi avec des reculs épouvantés, dans les paysages redoutables et intimes de l'humanité. Ils savent que nombre d'entre eux disparaîtront, comme les oiseaux de Farid al din Attar, submergés par les océans, dévorés par la soif, anéantis par le soleil ou les bêtes sauvages, certains s'entre-tueront tandis que d'autres abandonneront la route. Ils savent tout cela, mais ils préfèrent ce risque millénaire à l'insoutenable indifférence à la lumière.

Ils sont une poignée qui rêvent du même voyage, de père en fils. Ils n'ont jamais oublié le visage du père, nos hameaux nus, nos cordillères éternelles et ces contrées perdues où bat le cœur de la nation.

Ce sont les descendants de cette race impérissable de gens humbles de ma terre, ces hommes aux visages brûlés par les épreuves, ces femmes au regard résolu et dans lequel Dieu avait déposé l'expression d'un demi-siècle d'abandon et de ténacité, ces gens que j'avais trouvés devant la porte de la prison, ce 14 juin 2006.

A quoi pensait donc Boussad sur cette photo, au Salon du livre d'Alger, devant son stand sauvagement scellé avec des planches et des clous ? Nous étions le 31 octobre 2007. Bouteflika venait de donner le coup d'envoi du 12^e Salon du livre d'Alger. *Les geôles d'Alger* est exposé à côté de *La Dignité humaine* d'Ali Yahia

Abdenour. Le chef de l'Etat avait à peine quitté l'enceinte de la Foire que les cerbères avaient déboulé sur le stand des éditions INAS, tel un commando de la Gestapo, éventrent les cartons à la recherche du livre *Les geôles d'Alger*, ordonnent de retirer les affiches montrant l'ouvrage, enjoignent au personnel de quitter les lieux puis, comme dans un mauvais sketch, osent le geste carnavalesque : ils murent le stand à l'aide de grandes planches ! C'étaient les cerbères d'un régime qui a peur d'un livre, c'est-à-dire d'une déraisonnable petite lumière qui viendrait à s'aventurer dans les opacités du pouvoir.

Et laisser des traces. Ah, les traces ! Que peut un gouvernement contre une poignée de traqueurs qui rêvent, de père en fils, depuis des siècles, d'ouvrir ces portes par l'arme de la démesure, la littérature, le livre, les mots ? Ecrire. Écrire pour moi, pour ma terre, pour porter la sagesse, l'histoire et la mémoire de mille douleurs, de mille histoires, de mille combats, de mille rêves.

Ecrire pour laisser des traces, autres que les traces du désert de l'homme, autres que les traces de nos égarements, laisser de nos traces une sagesse ressuscitée, peut-être un patrimoine et, qui sait, une mémoire ! Peut-être Naguib Mahfouz avait-il raison : «L'écriture est maîtresse : elle agit sur la culture et sur les civilisations.»

A quoi pensait Boussad devant cette porte fermée ? Et devant celle-là, Boussad devant le siège du journal *Le Matin*. Encore une porte fermée. Conférence de presse. La veille, les vigiles avaient proposé un marché : rouvrir le stand sans «le livre de Benchicou». Boussad avait refusé. Les journalistes étaient obsédés par une question : pourquoi se battre pour un livre dans une guerre inégale ? «Pour l'avenir, avait répondu Boussad. Si on se tait, c'est le quitus à la République bananière.»

Quelqu'un avait demandé : «Qu'allez-vous faire ?» Boussad avait répondu : «Jeter le livre au milieu du peuple». Au milieu de tant d'arrogance, il avait pris une décision qui ne lui ressemblait pas, celle d'organiser, partout, des rencontres avec le public, à commencer par sa librairie du centre d'Alger. «Vous ne risquez rien ?»

Rien qui ne soit plus irrémédiable que le silence.

Les traqueurs du Simorg savent que nombre d'entre eux disparaîtront, mais ils

préfèrent ce risque millénaire à l'insoutenable indifférence à la lumière.

L'histoire de ces vigiles des ténèbres qui décrétèrent blasphème tout réverbère sur ce peuple dépossédé de tout, s'était terminée, ce jour-là, par une fronde du peuple dépossédé.

Oui, tout cela s'était terminé par cette autre photo qui donnait raison aux fous et aux rêveurs. J'allais l'oublier celle-là, cette photo d'une foule fière et bigarrée, attendant devant la porte encore fermée de la librairie, sous le regard confus des policiers armés de solides talkies-walkies et chargés de l'impossible mission de museler un livre.

Ils étaient là, mères de famille qui revenaient du marché, vieux lecteurs du journal, étudiants aux cheveux gominés, belles jeunes filles au regard de feu, des chômeurs, beaucoup de chômeurs, des cadres, des provinciaux venus pour la circonstance... Ils étaient là, à s'impatiser, sous les yeux résignés des flics, décidés à empêcher la censure d'un livre édité pour eux. Une fois de plus, ils avaient surgi du fond de leur solitude, pour tendre leur main coriace où se lisait l'espérance de la terre dans ses lignes et ses rides.

A Boussad, il me semblait les entendre lui dire ces simples mots : « On ne s'est jamais vus, mais il y a longtemps qu'on se connaît, mon frère.» Boussad avait ouvert la porte et la séance avait duré cinq heures : jusqu'à épuisement du stock ! Devant une masse si inflexible d'hommes et de femmes décidés à aller à la rencontre d'un livre, les policiers avaient rebroussé chemin et *Les geôles d'Alger*, interdit au Salon d'Alger, vint au monde.

Alors oui, j'ai toujours associé Boussad Ouadi à une porte fermée et je verrai toujours devant la librairie des Beaux-Arts planer une ombre, l'ombre du père, l'ombre des mères de famille qui revenaient du marché et celle des étudiants aux cheveux gominés, l'ombre des belles jeunes filles au regard de feu et des chômeurs résolus ; je verrai tous ces regards et je me souviendrai de Boussad, alors, comme le poète afghan, de tant de visages brûlés par le soleil, de tant d'hommes désespérés qui rentrent avec une brassée de faim, de quelque chose qui ressemble aux pleurs, de quelque chose qui ressemble au sang, de quelque chose qui ressemble à Alger, je me souviendrai que je dois écrire.

M. B.